



# Ces Nantais venus d'ailleurs Cantalous au pays nantais

(article et photos tirés du « Bulletin trimestriel du Centre Généalogique de Loire-Atlantique - CGLA - n° 137, 4° trimestre 2008 » aimablement offerts par Louis Le Bail )

Rester au pays et vivre dans la misère ? Les plus courageux faisaient leur valise en espérant trouver ailleurs des conditions de vie acceptables et, qui sait, la fortune ?

La Bretagne et l'Auvergne connaissaient, il n'y a pas si longtemps, ces vagues d'émigration qui ont affecté bien d'autres régions d'Europe, « *incapables de nourrir leurs enfants* », disait un de ces émigrés, ou affublées d'une dictature qui faisait fuir ses opposants : le Frioul et la Calabre, la Galice et la Castille, le Portugal, l'Ecosse et l'Irlande, la Mazurie, la Serbie-Croatie....

Le pays nantais en a accueilli beaucoup, de ces « *étrangers* » ; les généalogistes le savent bien, qui les rencontrent à chaque instant : « *Hibernois de nation* », « *Portugais de nation* », et même « *Poitevin de nation* », écrivaient les prêtres dans les registres paroissiaux . Etranger : la notion ne commençait pas outre frontière, un Bas-Breton et un Auvergnat pouvaient être perçus de la même façon qu'un Irlandais ou un Polonais .

Un Auvergnat à Paris, au 19ème siècle encore, était fréquemment considéré comme un paria , « *pire encore qu'un Savoyard* », c'est tout dire ...

Les Bretons que scandalise la façon dont leurs ancêtres furent reçus à Nantes, à cette époque, partageaient avec bien d'autres migrants cette méfiance des honnêtes gens ; il ne fait jamais bon être le plus pauvre.

## Auvergnats sur les chemins

L'émigration auvergnate remonte bien loin dans le temps. Nous ne sommes pas tenus de croire l'Auvergnat Jean Anglade qui, pince-sans-rire, assurait très sérieusement que le premier homme rencontré par Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua en Amérique, était un Auvergnat qui vendait des chapelets.

Avant la Révolution, le territoire nommé aujourd'hui Cantal correspondait à la Haute-Auvergne et dépendait du diocèse de Saint Flour au sud, et de celui de Clermont pour la partie nord.

Du sud de la province, on s'en allait vers le Languedoc, le Roussillon, l'Espagne, marchands de bestiaux, maçons, tailleurs de pierre, scieurs de long ; « *absent, parti à la scie* », notait le curé pour ces derniers, lorsque le père n'assistait pas au baptême. On était aussi très attiré par Paris ; on commençait par y être décroqueur de chaussures, frotteur de parquet, porteur d'eau, chiffonnier, portefaix aux Halles, la grande corporation des « *gagne-deniers*<sup>1</sup> » . Après l'installation du service d'eau dans la capitale, un sens aigu de l'entraide et de l'économie amena les plus dégourdis à se reconverter, en ouvrant un « *chantier* », commerce de combustible, bois et charbon, assorti d'une boutique ; on devenait ainsi « *bougnat*<sup>2</sup> » ; et puisque les affaires se traitaient autour d'un verre de vin, il s'y ajoutait bientôt un café, voire un restaurant.

Chaque vallée auvergnate avait sa spécialité, qui n'était pas une exclusivité.

Jusqu'au 19ème siècle, le meilleur pain de Madrid sortait du fournil d'une multitude de boulangers originaires du bassin d'Aurillac. Les estamaïres, les pétassaïres, les pelharots , s'en allaient sur les

---

<sup>1</sup> ou « *gagne-petit* » ... Le terme est employé à Paris en 1781, dans l'acte de partage des biens d'un émigré auvergnat.

<sup>2</sup> Selon l'avis de Roger Girard, « *Quand les Auvergnats partaient conquérir Paris* », 1979 : « *Sans doute l'abréviation de charbougnaat, charbonnier, avec le prétendu accent que leur prêtent les Parisiens* » . Peut-être aussi un cri de commerçant ambulante : « *Charbou n'ia !* »



chemins et devenaient étameurs, rapetasseurs-raccommodeurs-rhabilleurs (de faïence, de chaudrons, de parapluies), chiffonniers.

L'ouest et le nord du Cantal, d'Aurillac à Mauriac, à Murat, au Cézallier, étaient réputés pour leur trafic itinérant de dinanderie ; on s'en allait à travers la France, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, faire le commerce de ces chaudrons et poellons de cuivre, ces poêles à lessive de cuivre jaune, qu'on trouve dans les inventaires après décès, et qui étaient souvent la principale richesse des foyers.

La vallée du Mars, au pied du Pas de Peyrol, entretient toujours sa mémoire des « ferrailleurs » : les belles maisons du Falgoux, du Vaulmier, de Saint Vincent, ont souvent été bâties par ces récupérateurs de métaux revenus finir leur vie au pays après avoir amassé une coquette petite fortune.

La Creuse voisine envoyait au loin ses maçons, et la Corrèze, ses cochers de fiacre, ses négociants en vin ; « *Meymac près Bordeaux* », affichaient sans la moindre vergogne ces derniers, mais il est vrai que les Meymacois avaient bien contribué à peupler le pays bordelais.

Les colporteurs du Cézallier et de la vallée de l'Alagnon prenaient la route pour vendre des tissus, et ceux de Saint-Ilvide pour vendre des miroirs.

L'émigration pouvait être saisonnière ; les migrants, souvent paysans, revenaient au pays à la belle saison pour les travaux agricoles et ... pour assurer leur descendance : mais les pères étaient souvent repartis en voyage, le jour de la naissance.

Du sud-est du Cantal et de l'Aubrac, on « *montait* » à Paris pour s'établir « *dans la limonade* ». D'innombrables cafés parisiens, et parmi eux les plus célèbres, appartenaient à des Cantaliens, à des Aveyronnais, à des Lozériens ; la Croix des Trois Evêques, près du village d'Aubrac, marquerait le centre du triangle de la limonade. On montait jeune à Paris ; après s'être coltiné les lourds paniers des Halles, on se faisait embaucher comme « *loufiat* », garçon de cave puis garçon de salle, puis comme gérant, chez un parent, chez un ami de la famille déjà installé ; lorsqu'on avait fait la preuve de son sérieux, de son sens du commerce, on pouvait s'installer à son compte, à l'aide d'un prêt du grossiste en boisson qui se fidélisait ainsi une clientèle.

Tous ne réussissaient pas à faire fortune, garçons et livreurs contribuaient largement à édifier celles de leurs patrons sans vraiment en profiter eux-mêmes.

Parfois, la cabrette auvergnate s'alliait avec l'accordéon italien, donnant naissance au « *bal musette* », comme le fameux « *Balajo* » de la rue de Lappe, dans le quartier de la Bastille.

Aujourd'hui, la tradition se perd, regrettent les anciens, les jeunes hésitent à reprendre l'affaire des parents – le métier n'est pas de tout repos - et ce sont souvent des migrants venus d'un peu plus loin, comme les Kabyles, qui s'installent à leur place, avec le même courage, la même solidarité que leurs prédécesseurs auvergnats.

## Poêliers, chaudronniers, ferrailleurs, et quelques autres

Bien qu'il semble avoir été moins concerné que d'autres régions par ces migrations (ou moins étudié ?), le pays nantais n'y a pas échappé. Si notre département n'a pas connu de colonie auvergnate comme celle de Quimper dont Serge Duigou<sup>3</sup> a écrit l'histoire, il n'est pas rare de relever dans les registres paroissiaux un acte de baptême, de mariage ou de sépulture concernant un migrant du Massif Central.

Les deux équipes du C.G.L.A. qui travaillent aux Archives en ont relevé près de 200, de Machecoul à Paimboeuf, de Pornic à Nantes. Lorsqu'on les rassemble, une curiosité saute aux yeux : poêliers et chaudronniers y sont largement les mieux représentés ; ils vendent, colportent, réparent, chaudrons, casseroles, fontaines, chaufferettes, fabriqués par les dinandiers d'Aurillac, et probablement aussi de Villedieu en Normandie.

L'origine en Auvergne de cette profession est, encore aujourd'hui, mal expliquée : le Cantal n'est vraiment pas catalogué au nombre des grandes régions productrices de cuivre (quelques indices, plutôt que gisements, près de Massiac) ; bien sûr, une légende raconte que les migrants auvergnats échangeaient, avec les Espagnols, les paillettes d'or récoltées dans le lit de la Jordanne contre du

---

<sup>3</sup> Serge Duigou, « *Nos ancêtres auvergnats, l'immigration auvergnate en Bretagne* », 2004



cuivre ; en réalité, et c'est plus crédible, la profession de récupérateur de vieux métaux et celle de chaudronnier se confondaient souvent. Les nôtres sont très majoritairement issus d'un secteur qui va d'Aurillac à Saint-Paul des Landes, à Saint Cernin, et remonte les vallées de l'Authre et de la Jordanne, avec un foyer prolifique dans la vallée de l'Impradine et de la Santoire, sur le versant nord du grand volcan cantalien.

En 1753, François Gandilhon<sup>4</sup> meurt à Machecoul, où il était « *marchand poëlier* » depuis plusieurs années. Il était originaire de Dienne, dans le haut pays d'Auvergne. Dienne : aujourd'hui commune montagnarde, entre le Puy Mary et Murat ; 300 habitants y vivent. Le premier hameau traversé en descendant du col se nomme la Gandilhon. Les Cantalous sont fiers de leur grand poète Camille Gandilhon, qui signait : Gandilhon – Gens d'Armes (1871-1963). Les Gandilhon de nos registres devaient être machecoulais depuis longtemps : en 1706, Guillaume Gandilhon avait reçu de sa mère, Agnès Charbonel, une autorisation « pour se marier où il [trouverait] bon estre du côté de Bretagne », et avait épousé Marie Ayriau de Machecoul. Si l'on en juge par les mariages mixtes (migrant x indigène), la famille devait être bien intégrée, comme on dit aujourd'hui : en 1726, Pierre Gandilhon, né à Dienne, marchand poëlier, épousait Anne Bérué de Paulx ; avec les proches de la mariée, les cousins Gandilhon étaient témoins ; en 1750, Agnès Gandillon épousait Nicolas Guillot, de Sallertaine ; en 1760, Marie Gandillon convolait avec Joseph Renaudin, de Chauché ; en 1741, une Anne Gandillon était marraine à Bourgneuf. Pierre Vergne, poëlier à Machecoul, était un gendre Gandillon ; en 1714, il était veuf et se remariait avec Marie Guiet, une veuve Gandillon ; les témoins étaient « tous poëliers et voisins du dit Vergne » : Guillaume Combe, Antoine Chauvet, Etienne Ambrois, Pierre Vaurue ... Hugues Lebreton (patronyme révélant une migration ouest – est ?), de Dienne, mort à Paulx en 1727, était maître poëlier, son épouse était Agathe Gandilhon. Quelques Gibert, dont l'origine n'est pas indiquée, étaient probablement eux aussi descendus de la montagne.

Les vertes vallées qui montent du bassin d'Aurillac vers le vieux volcan, la Jordanne, l'Authre, ont laissé partir elles aussi beaucoup de leurs enfants vers l'ouest : Jussac, Laroquevieille, Lascelle, Saint Cirgues, Marmanhac, Saint Cernin ...

En 1721, le chaudronnier Jean Verrier, de Jussac, s'était marié à Nantes (Saint Léonard) ; en 1787, Pierre Murat, marchand poëlier de Jussac, décédait à Conquereuil. Serge Duigou voit en Marmanhac la source du flux auvergnat vers la Bretagne, au temps de Louis XIV ; Jérôme Gimel, chaudronnier de Marmanhac, meurt à l'Hôtel-Dieu de Nantes en 1715, comme Pierre Montaray, chaudronnier de Marmanhac, en 1718 ; Pierre Labsouille, garçon poëlier de Marmanhac, se marie en 1700 à Saint Nicolas de Nantes où il habite depuis plusieurs années ; son témoin est Antoine Bénaguet, de Marmanhac, marchand poëlier au Marchix.

Pierre Rial est originaire de Laroquevieille, la paroisse voisine de Marmanhac ; il meurt à l'Hôtel-Dieu en 1696, comme Mathurin Griboulière en 1719, comme Anthoine Rya en 1721 : ils étaient tous les trois chaudronniers. Un presque voisin, le marchand poëlier Jean Sarrauste, de Saint-Paul des Landes, meurt à Pornic en 1768. Philippe Phizac, marchand poëlier de Saint Paul des Landes, se marie au Gâvre en 1793. Jean Sagreste, un chaudronnier de Saint-Cernin – à dix kilomètres à peine de Marmanhac – se marie à Saint Similien de Nantes en 1738 ; ses témoins sont chaudronniers, ils se nomment Antonin Chapsal et Joseph Lafond : deux patronymes bien auvergnats !

Le chaudronnier Antoine Nouaillac, de Crandelles, près de Saint Paul des Landes, se marie à Puceul en 1760. Jean Loudières, marchand poëlier de Crandelles, habite à Noirmoutier ; en 1695, il vient à Nantes épouser une Nantaise, à Saint Saturnin. Pierre Brousse, chaudronnier de Saint Cirgues de Jordanne (Laroquevieille, 9 km), est enterré à Saint Similien en 1712. Lorsque Antoine Cambefort, de Crandelles, épouse une fille de Fégréac, en 1755, ses témoins sont Jérôme Laparra<sup>5</sup>, son beau-frère chaudronnier, et ses neveux Jean et Antoine Laparra.

On signale encore en 1673 le mariage d'un chaudronnier d'Aurillac, François Mouceyron, installé à l'Érail, une petite place populeuse – disparue - près de l'église Saint Nicolas de Nantes.

Bertrand Bru, de Sainte Anastasie, un petit bourg sur la route qui monte de la vallée de l'Alagnon vers les hauts pâturages du Cézallier, a été mis en apprentissage par son frère François, chaudronnier, chez un poëlier de Vertais .

---

<sup>4</sup> En occitan, on écrit : « Gandilhon » et en français du nord : « Gandillon ».

<sup>5</sup> Jérôme : probablement une « francisation » de Géraud, un prénom bien auvergnat ; Saint Géraud est le patron de la ville d'Aurillac. Laparra, un patronyme bien auvergnat : une « parra » est une pièce de terre de qualité, située près de la maison.



François Daulhiac, de Saint Amandin – au nord de Riom-ès-Montagnes – épouse Françoise Ménager de Bourgneuf en 1773 ; leur premier enfant naît l'année suivante, François est dit absent ; est-il colporteur, comme de nombreux habitants des monts du Cézallier ?

Pierre Ardenne, de Marcenat – à plus de 1000 mètres, sur le plateau – s'en va par les chemins repasser les rasoirs ; son dernier voyage se termine à Machecoul, on l'y enterre en 1785.

L'émouleur Guillaume Bastide, de Neuvéglise, a dû se fixer à Saint Similien de Nantes : il y épouse une voisine en 1749. Jean Cathalan, de Saint Flour, est mendiant ; il se marie en 1744 à Saint Similien avec la Cornouaillaise dont il a déjà un enfant. Anne Barbat, de Montgreleix – encore un village du Cézallier – habite à Nantes chez le marchand de soufflets Visière ; en 1781, le perruquier Jean Nouvel lui a fait un enfant, de façon naturelle mais illégitime.

Le colportage, père de tous les vices, s'irritaient les notables dans les rapports qu'ils adressaient aux autorités. Les revenus des colporteurs, même lorsqu'ils n'étaient pas extraordinaires, devaient être plus intéressants que les salaires de misère des ouvriers des campagnes ; les migrants – quel scandale ! – prenaient les goûts de luxe du beau monde, la main d'œuvre agricole se raréfiait, devenait plus onéreuse ; comme nos savants notables rapporteurs étaient souvent propriétaires terriens, on imagine les premières causes de leurs indignations.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, le commerce de chaudronnerie, en perte de vitesse, faisait place à la vente ambulante de textiles fabriqués à Rouen, à Lyon, à celle des parapluies. Il faut reconnaître que si , probablement, la grande majorité de nos colporteurs auvergnats exerça un honnête commerce, certains prirent quelques libertés avec la déontologie du colportage ; des bandes bien organisées, issues principalement de l'arrondissement de Murat, alimentèrent abondamment les chroniques judiciaires de l'époque.

Elles avaient mis au point des tactiques efficaces. On commençait par acheter comptant aux grossistes de petites quantités de rouenneries qu'on s'en allait vendre au long des chemins. Lorsque le climat de confiance s'était bien établi, on passait à la vitesse supérieure : un très gros achat, à crédit cette fois ... et la bande disparaissait dans la nature, bradant facilement à petit prix le stock qui ne lui avait rien coûté. Le colporteur devenait « *leveur*<sup>6</sup> », celui qui lève le pied sans payer son dû.

Ajoutons à cela un peu de faux-monnayage, un art affirmé de la banqueroute frauduleuse, une redoutable habileté à maquiller outrageusement billets à ordre et autres lettres de change ; la dernière étape consistait souvent en quelques années de repos forcé au bagne de Toulon, de Rochefort ou de Brest. Les colporteurs auvergnats n'usurpaient pas toujours leur mauvaise réputation

Nos Cantalous devenus nantais ne semblent pas avoir trempé dans les combines déplorables de leurs confrères « *leveurs* ». Ils ont commencé eux aussi par rouler leur bosse sur les beaux chemins de France ou d'Espagne ; enfant d'un tel, « absent d'ici », notaient le maire de Jussac, celui de Saint Cernin et surtout celui de Marmanhac, lorsque c'était très souvent parents ou voisins qui venaient déclarer la naissance d'un enfant dans la commune ; le papa, son devoir accompli, était déjà reparti sur les routes. Et puis certains se sont sédentarisés, à Nantes et dans le département.

## Des Cantaliens nantais, célèbres ou oubliés

Commençons par évoquer le plus terrible d'entre eux, le fameux Jean-Baptiste Carrier, originaire de Yolet, dans la banlieue est d'Aurillac, qui terrorisa Nantes pendant l'hiver 1793 – 1794 ; et le représentant en mission qui lui succéda, Jean-Baptiste Bô, de Mur-de-Barrez, aveyronnais bien sûr, mais si près du Cantal . Autre « *affreux* » : un des aides de Carrier, Guillaume Lamberty, issu d'une famille originaire du bassin d'Aurillac établie à Pontchâteau.

---

<sup>6</sup> « *Histoire d'un leveur du Nord Cantal : François Chabrier, (1816 - ?)* », Christian Estève, 2007. Une mine de renseignements sur les rapports souvent orageux entre les Cantalous et les différentes Administrations (Eaux et Forêts, Finances, Justice ...) au 19<sup>ème</sup> siècle. Les descendants de ces Cantalous y trouveront la trace de beaucoup de leurs ancêtres : l'auteur s'est volontairement interdit de modifier, de camoufler, les noms des très nombreuses personnes citées.



Les Saupiquet, de Jussac, sont arrivés à Nantes au 19<sup>ème</sup> siècle. En famille ? le 15 septembre 1819, Jean Saupiquet, un marchand de Marmanhac, a obtenu un passeport pour Nantes. Pierre Géraud Arsène Saupiquet est né en 1849 à Jussac, dans une famille où l'on est négociant depuis quelques générations. Lui aussi vient à Nantes, où il épouse Berthe Athénaïs Mureret ; le couple habite rue de Crucy. Le 10 octobre 1877, naît leur fils Arsène Pierre André. Pierre Géraud Arsène Saupiquet a été employé chez un autre Auvergnat de Nantes, le fabricant de boîtes à conserves Emile Riom, avant de créer sa propre affaire.

La société Arsène Saupiquet et fils de la rue de Crucy va devenir une des principales entreprises<sup>7</sup> françaises de conserverie, elle égrènera ses usines de la Vendée au Finistère.

Les Riom<sup>8</sup> étaient originaires de Bredons<sup>9</sup>, un village perché sur une falaise au-dessus de la vallée de l'Alagnon ; de l'autre côté de la rivière, Murat accroche ses ruelles au rocher de Bonnevie. L'ancêtre Jacques était né en 1748. La famille avait émigré à Nantes, où naquit en 1779 le fils Jacques, puis en Espagne, destination fréquente des voyageurs cantalous. Revenue en France au début du 19<sup>ème</sup> siècle (la sale guerre que mena Napoléon en 1808 contre les Espagnols y était-elle pour quelque chose ?), elle s'était installée à Nantes, où elle monta une entreprise qui devint une des plus grosses fabriques de boîtes de fer blanc de la ville, rue Richer près de la place Mellinet.

Alfred Riom (1842 – 1908), ferblantier, imprimeur sur métaux, armateur, a été maire de Nantes de 1892 à 1896. « *Sa trajectoire ne peut que rappeler celle des ferrailleurs-marchands de métaux auvergnats de Paris, tous originaires du Cantal comme lui* ».

Sait-on encore, aujourd'hui, que parmi les premiers commerçants du Passage Pommeraye se trouvèrent plusieurs Auvergnats ? Antoine Laymet, marchand de parapluies, y est installé, au premier étage, en 1846 ; Pierre Sarret, de Marmanhac, apparaît dans le registre du recensement de 1856 ; il est marchand de parapluies rue de la Fosse ; d'anciens colporteurs qui se sont sédentarisés ? En 1861, Dominique Vaisset et son épouse Marie Boyer - des patronymes bien cantaliens – vendent eux aussi des parapluies passage Pommeraye, et emploient des compatriotes ; les demoiselles Bernus, Adèle, Louise et Joséphine, sont demoiselles de magasin, Pierre Bernus est ouvrier. En 1866, les Vaisset ont quitté le registre, c'est maintenant Eugène Bernus qui est marchand de parapluies, avec sa sœur Joséphine et son frère Pierre. Les Bernus, comme leur domestique Marie Chavanon, et aussi les Vaisset, les Laymet, sont originaires d'Allanche ou de ses environs, un chef-lieu de canton du nord Cantal.

De « marchand », on devient bientôt « fabricant » ; vers 1900, la maison Sarret, à la suite d'épousailles, est devenue la maison Ferradou ; en 1923, Jean Ferradou quitte le passage Pommeraye et la rue du Puits d'Argent pour faire construire une manufacture de parapluies à son nom au n° 15 bis de la rue de Strasbourg ; le bâtiment existe toujours.

A la fin des années 1930, l'industrie française du parapluie traverse une crise, et, qui sait, ne pleut-il pas assez sur Nantes ? les parapluies nantais disparaissent.

En 1839, lorsque naît François, le fils du marchand de parapluies Pierre Sarret et de Jeanne Pomeyrol (Jeanne est originaire de Pleaux, Cantal), les témoins sont Pierre Laveissière, limonadier rue du Couëdic, et le grand-père François Pomeyrol, chaudronnier rue Saint Jacques. Un autre Sarret, Louis, vend lui aussi des parapluies à Nantes ; lorsqu'en 1836 il épouse Jeanne Marguet, de Paimboeuf, les témoins sont Jean-Baptiste Devèze, marchand rue de la Fosse, Jean Cheyrouze, débitant de vin place du Commerce, et Vincent Doumerc, marchand quai de la Fosse ; lorsqu'on se nomme Devèze, Cheyrouze, Doumerc, on a de grandes chances de trouver ses racines quelque part en Auvergne. En 1860, 1861, lorsque naissent ses enfants, Célestine et Xavier, Adrien Sarret, qu'on surnomme « *Ferratier* », est journalier, ou manœuvre, et habite rue de la Bletterie.

Nous sommes tous cousins, c'est bien connu ; les généalogistes ne s'étonneront donc pas de rencontrer de nombreuses relations familiales plus ou moins proches entre les Sarret, les Ferradou, les Saupiquet, les Riom.

Et les Cantalous du sud-est, comme leurs proches voisins les Aveyronnais du nord, ne manquent pas de rappeler à leurs visiteurs nantais que l'évêque actuel de Nantes est pour eux un compatriote !

---

<sup>7</sup> Yves Rochcongar, « *Capitaines d'industrie à Nantes au XIX<sup>e</sup> siècle* », 2003.

<sup>8</sup> Prononciation : les registres paroissiaux et de l'Etat-Civil écrivent souvent : Rion.

<sup>9</sup> Albepierre – Bredons depuis 1955.



## Les ramoneurs

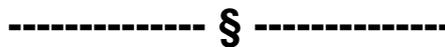
Il arrive que ce soit un acte de décès qui signale la présence d'un petit ramoneur auvergnat ; toujours ramoneur, vraiment ? Mme Raison-Jourde<sup>10</sup> émet quelques doutes, et rappelle que tout peut s'exploiter, même la misère ; elle cite quelques faits divers qui montrent qu'une profession pouvait en cacher une autre .

« *On enlève l'enfant à sa famille moyennant 25 francs qui seront vite retrouvés, car le spectacle de l'enfance misérable attendrit le cœur des bourgeois plus que celui de quelque grand drôle déguenillé à la mine inquiétante. L'enfant sera mendiant ou ramoneur, cette dernière profession servant fréquemment de paravent à la mendicité.* »

Etienne Fontille est peut-être un vrai ramoneur ; il vient de Leyvaux ; on ne trouvera ce village, qu'on ne peut atteindre par la route qu'en passant par la Haute-Loire, que sur une carte bien détaillée, tout au nord du Cantal ; le chef-lieu de la commune était, récemment, inhabité. C'est un acte de sépulture de l'Hôtel-Dieu de Nantes, en 1763, qui nous le fait connaître, comme Jean Guillaume, 14 ans en 1747, ramoneur auvergnat lui aussi. En 1851, on enregistre encore plusieurs « *maîtres ramoneurs* » rue du Marchix<sup>11</sup>. Jean Alègre, de Molèdes, emploie deux enfants, Antoine Pons, 16 ans, et Joseph Pons, 10 ans, tous les deux de Massiac. Pierre Chevalier, d'Aurillac, emploie Jean Brissague, 10 ans, d'Aurillac ; Antoine Boyer, de Vinho<sup>12</sup> [ ? ], fait ramoner les cheminées par ses trois fils : Pierre, 14 ans ; Joseph, 13 ans, et Guillaume, 8 ans. Pierre Bec, de Massiac, fait travailler son fils de 21 ans, et deux enfants, Joseph Biraud, 13 ans, et Pierre Duval, 11 ans, d'Aurillac.

Aujourd'hui, le Cantal est devenu un des départements les moins peuplés de France, avec 150 000 habitants au recensement de 1999 ; ses montagnes continuent à se vider de leur population. Telle commune, qui compta 1300 habitants à son apogée, vers 1830, en garde à peine 200, de nos jours. Parmi les noms cités plus hauts, seules les communes-dortoirs de la banlieue d'Aurillac, Jussac, Crandelles ..., voient leur population augmenter. Une désertification qui ne veut pas dire appauvrissement, d'ailleurs ; la misère rurale a disparu ; mais où l'on réussissait naguère à vivoter, dans ce pays d'élevage, avec cinq ou six vaches, il en faut aujourd'hui une cinquantaine, voire une centaine – donc cent hectares de pâtures - pour jouir d'une existence correcte, sans pour cela faire fortune ; et cette concentration semble vouloir se poursuivre encore dans les décennies qui viennent. Les Cantalous émigrent moins, maintenant, ils sont si peu nombreux ; d'autres pays, qui connaissent des problèmes bien semblables à ceux que l'Auvergne a connus, ont pris le relais.

Louis Le Bail



---

<sup>10</sup> Françoise Raison-Jourde, « *La colonie auvergnate de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle* », 1976.

<sup>11</sup> Signalés par Roger LEVEQUE, in « *Visions Contemporaines, revue d'histoire, Université inter-âges de Nantes* », octobre – décembre 1987 : « *Un quartier, une époque, le Marchix à Nantes, approche d'un quartier nantais, le Marchix – St Similien, sous la Monarchie de Juillet et la seconde République (1830 – 1852)* »

<sup>12</sup> Peut-être Vines-en-Rouergue, aujourd'hui section de la commune de Cantoin (12), à la frontière du Cantal, ou Vignon, village d'Antignac (15).



## Source principale :

Les 170 actes relevés à ce jour dans les registres paroissiaux de Loire-Atlantique, surtout du sud-ouest du département, et dans les registres de décès de l'Hôtel-Dieu de Nantes, par les équipes du CGLA . L'ensemble de ce relevé, que nous continuons à enrichir, est disponible au siège de l'association .

## Iconographie, légende des images

### *Bougnat parisien :*

Le patron, marqué d'une +, avec ses deux commis ; la première boutique est le café, la suivante, après le bec de gaz, est le dépôt bois-charbon (carte-photo début 20ème siècle).



### *Dienne*

Commune de montagne, 2 000 habitants vers 1830, 1 000 à l'époque de la photo (carte postale début 20ème siècle), moins de 300 aujourd'hui.





### *Marmanhac*

2000 habitants vers 1830, 1000 à l'époque de la photo (carte postale début 20ème siècle) , 700 aujourd'hui.



### *Ramoneurs*

Les ramoneurs savoyards, bien plus que leurs collègues auvergnats, ont été les sujets de nombreuses cartes postales anciennes (carte postale début 20ème siècle).





*L'usine Saupiquet :*

La sortie du personnel , boulevard Sébastopol (aujourd'hui boulevard Stalingrad) (carte postale début 20ème siècle)



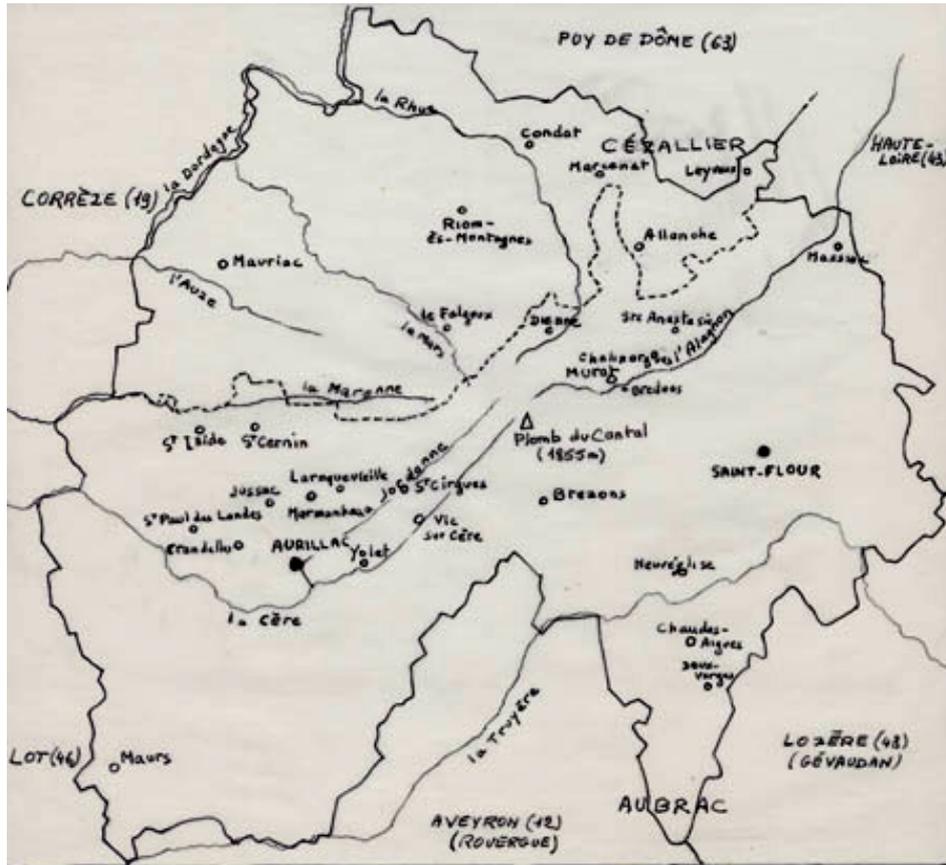
*Jussac :*

L'église. Commune-dortoir d'Aurillac, sa population augmente ; 1500 habitants vers 1830, 1800 aujourd'hui.





La Gandilhon  
entre le Puy Mary et Dienne



En tirets, limites entre les évêchés : Clermont au Nord, Saint-Flour au Sud.

Laroquevieille

Commune de montagne, 1200 habitants vers 1830, 300 aujourd'hui.





*Michel le ramoneur :*

Un ramoneur auvergnat, annonce le photographe (carte postale semi-moderne des années 1950)

